

POUR UNE INTERPRÉTATION FIGURATIVE DE L'*HISTOIRE D'UN VOYAGE FAICT EN LA TERRE DU BRESIL*, DE JEAN DE LÉRY

Kevin Pierre Yves BERNARD*

RÉSUMÉ : Nous proposons dans cet article d'examiner comment le concept de *figura* pensé par le philologue allemand Erich Auerbach pourrait nous conduire vers une compréhension des contradictions dialectiques présentes dans les constructions stylistiques et de composition de l'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil*, de Jean de Léry. Nous sommes convaincus que la majeure partie des études concernant cette œuvre se concentrent sur les éléments d'une nouvelle réalité (le Nouveau Monde, les peuples indigènes et leur culture, les aspects exubérants de la nature, etc.), sans considérer que la reconstruction des *figurae* peut cacher l'un des pôles d'une relation dialectique pouvant être une vision religieuse, européenne et basée sur les Saintes Écritures, une méthode de compréhension appelée par Auerbach « *intellectus spiritualis* » et qui n'est autre qu'une exégétique entre le texte et son contexte historique plus ample. Pour établir des relations entre les aspects formels et contextuels (le déclin du Moyen Âge, la Renaissance et le début de la Modernité), nous observerons et vérifierons les possibles apports de l'interprétation figurative à l'étude d'une œuvre littéraire du XVI^e siècle.

MOTS-CLÉS: Jean de Léry. Découverte du Brésil. *Figura*. Littérature de voyage.

Les images voilées incitent à percer le voile, les images déjà dévoilées n'ont plus rien à nous révéler; l'impératif dynamique se trouve du côté des premières. Et cet éloignement précisément est un élément poétique. Un portrait de la Renaissance, avec ses costumes et sa disposition, nous est étranger, mais ce dépaysement nous invite à le surmonter. (Spitzer, 1970a, p.314).

* Doutorando em Estudos Literários. UNESP - Universidade Estadual Paulista. Programa de Pós-Graduação em Estudos Literários. Bolsista CAPES. Araraquara - SP - Brasil. 14800-700 – kevin.bernard@unesp.br

Introduction

La découverte des Amériques, à la fin du XV^e siècle, représenta une véritable révolution dans l'évolution de l'Histoire universelle. Alors que les premiers voyageurs européens débarquent sur des plages sauvages, ils se retrouvent face à une réelle vision du paradis: une nature exubérante, de ravissants animaux et de singuliers habitants. Il ne fait pour eux aucun doute qu'ils se trouvent face à l'Éden perdu depuis la Chute. La littérature d'information se charge à ce moment-là de transcrire et transmettre les nouveautés trouvées sur ce continent inconnu des Anciens où « [...] comme aux premiers jours de la Création, tout ici était un don de Dieu, ce n'était pas l'œuvre du laboureur, du faucheur ou du meunier. » (Holanda, 1994 [1959], p.X)¹. Dans les écrits qui documentent les grandes découvertes maritimes, une véritable idéalisation des *terrae incognitae* et des peuples y vivant apparaît et semble drastiquement opposer l'Europe et l'Amérique: alors que dans l'Ancien Monde « [...] la nature marchandait avarement ses dons, les répartissant par saisons et ne profitant qu'aux prévoyants, aux diligents, aux patients [...] », au Nouveau Monde « [...] elle se livrait immédiatement dans sa plénitude, sans la dure nécessité — signe d'imperfection — d'avoir à faire appel au travail des hommes. » Les voyageurs pouvaient alors contempler le « Livre de la Nature » (Curtius, 1948, p.341.).

L'objectif de cet article est donc de proposer une interprétation figurative de l'une de ces narrations, composée par l'auteur protestant Jean de Léry (1534-1613) et intitulée *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil*. L'auteur parvint, selon nous, à construire au sein de son texte un réseau complexe de ce que le philologue romaniste Erich Auerbach (1993 [1938]; 1994 [1946], p.74-75) appelle le concept de *figura*. Dans son essai du même nom, il se consacre à l'exposition de ce recours stylistique de nature exégétique et médiéval qui pourrait nous permettre de rétablir la médiation entre notre œuvre du XVI^e siècle et notre présent historique, ce qui est généralement la tâche de toute investigation ancrée dans l'historicisme. La *figura* occupe une place centrale dans le travail du romaniste allemand, puisqu'elle nous aiderait à comprendre l'unité spirituelle formée par les œuvres littéraires composées entre l'Antiquité tardive et le XVII^e siècle. Ainsi, le concept stylistique se trouve subrepticement dans de nombreux essais qui composent *Mimesis*, son *magnum opus*. Notre intention est donc de présenter le concept figuratif afin d'en montrer les particularités et les avantages,

¹ Les traductions d'ouvrages en allemand et en portugais vers le français ont été faites par nous-même; l'anglais et le latin ont été laissés tels quels.

Pour une interprétation figurative de l'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil*, de Jean de Léry tout en établissant un dialogue avec certains auteurs ayant précédemment étudié le texte de Léry. Il s'agit également de montrer la richesse interprétative de l'*Histoire d'un voyage*.

Le concept figuratif et la *fortuna crítica*

L'essai *Figura* constitue l'exposition par Auerbach (1993 [1938], p.57) d'un procédé stylistique qu'il a d'abord décelé dans certains textes datant de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge, un procédé qui nous servirait de base épistémologique. Après avoir démontré les apports des auteurs classiques au contenu sémantique du terme *figura* — c'est-à-dire ceux de Varon, Lucrèce, Cicéron et Ovide, ainsi que ceux des Pères de l'Église, et en particulier Tertullien et saint Augustin —, le philologue considère l'origine de ce qu'il nomme « interprétation figurative » et en procède à une caractérisation détaillée. Il observe tout d'abord que le dispositif exégétique de la *figura* aurait eu un rôle déterminant pendant l'Antiquité tardive et, plus particulièrement, au moment de la diffusion de la religion chrétienne. Suivant l'exemple qui leur était donné par les Pères de l'Église, les nouveaux chrétiens comprenaient l'Ancien Testament comme étant une préfiguration du Nouveau Testament. Les personnages historiques étaient également compris dans cette lecture figurative des Textes Sacrés: Jésus-Christ est alors devenu un nouveau Moïse, les miracles de la rédemption du Messie ayant été associés à l'Exode d'Égypte. Dans les débuts de la diffusion du christianisme, observant les persécutions faites aux croyants, saint Paul tenta de supprimer de l'Ancien Testament sa nature d'histoire et de règlements du peuple juif, le transformant en une « ombre de ce qui devait venir ».

L'ombre mentionnée par le philologue n'est autre que la *figura*, et ainsi l'Ancien Testament était à partir de ce moment-là conçu comme une promesse future, une préfiguration de l'arrivée du Messie et de ses Évangiles. Le Vieux Testament n'avait donc plus de caractère précis et est devenu la prophétie de la Nouvelle Alliance, celle-ci étant dialectiquement l'accomplissement de ladite prophétie, annulant, assimilant et réalisant son contenu. De la même façon, Jésus-Christ, en tant que nouveau Messie, annula, assimila et acheva l'œuvre de Moïse, son prédécesseur. Par ce changement, les enseignements de l'Ancien Testament devinrent acceptables par des peuples culturellement et géographiquement distants du Moyen-Orient, comme l'étaient les Celtes ou bien les Germains. Le Vieux Testament en vint à devenir une partie de la nouvelle religion universelle, c'est-à-dire un élément constitutif de l'Histoire universelle, une partie de la

totalité qu'elle commença à représenter lors de l'avènement du christianisme (Auerbach, 1993 [1938], p. 59).

Devenu prophétie, ou *figura rerum*, ce ne sera que bien plus tard, lors de la Réforme protestante, que les Européens redécouvriront le caractère national de l'Ancien Testament pour le peuple juif. Cependant, cette conception figurative des Saintes Écritures fut unanimement acceptée pendant environ mille ans et la logique qu'elle contient nous oriente vers une première tentative pour définir ce que Auerbach (1993 [1938], p.60) nomme « relation figurative » : elle est constituée par deux pôles compris dans le cours du temps — il peut s'agir d'événements ou bien de personnages. Ce point est déterminant et nous rappelle la conception hégélienne de l'Histoire, car l'historicité des deux éléments constitutifs de la *figura* est primordiale. Pouvant être situés dans le passé, le présent ou le futur, chacun des pôles est un élément concret, historique et réel, la condition absolument indispensable à l'existence même de la relation figurative. En effet, rappelons que la raison (*Vernunft*) n'est pas abstraite pour Hegel (1930 [1837]), mais qu'elle s'incarne elle-même dans l'Histoire. Ainsi, le pôle correspondant à la prophétie n'est pas moins tangible que celui de la réalisation de la relation. L'acte de compréhension de la *figura*, ou *intellectus spiritualis*, incarne le lien entre les deux éléments de la relation; c'est l'unique élément présent. La *figura* est donc à comprendre comme une relation tripartite dans laquelle l'interprète essaie de déceler les relations entre les composantes figuratives.

Bien qu'elle puisse paraître archaïque et primitive, la compréhension figurative se montra comme un renouveau dans les aptitudes créatives humaines, coexistant et se confondant parfois avec une compréhension de nature symbolique. De fait, ces deux types interprétatifs partagent certaines caractéristiques car tous deux aspirent à comprendre et organiser la vie humaine comme une totalité, mais sont également associés au domaine religieux. Les deux compréhensions peuvent néanmoins être aisément discriminées sur certains aspects. Tout d'abord, nous savons que le symbole est bien souvent porteur de propriétés magiques, alors que la *figura*, quant à elle, nous en apparaît dépourvue. Ensuite, le symbole n'a pas l'obligation d'être historique, tandis que, comme nous l'avons vu, la *figura* est incontestablement située dans le cours de l'Histoire, à la fois concrète et réelle (Auerbach, 1993 [1938]), nous renvoyant aux figures (*Gestalten*) de l'Esprit hégélien, construites par celui-ci au moyen du concept dans sa quête de la connaissance de soi-même.

La relation américaine de Léry a motivé un grand nombre d'études et de publications depuis le siècle dernier. De chaque côté de l'océan Atlantique, des

Pour une interprétation figurative de l'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil*, de Jean de Léry

chercheurs ont dédié des articles, des monographies académiques et des livres à cet auteur du XVI^e siècle dont l'œuvre exerça une influence considérable sur la pensée d'innombrables auteurs, parmi lesquels nous pouvons citer Montaigne, Voltaire, Diderot ou bien Rousseau. Aux côtés de l'*Histoire memorable de la ville de Sancerre* (Léry, 2024 [1574]), un récit du siège d'une ville protestante pendant les guerres de Religion (1562-1598), l'*Histoire d'un voyage* est considérée par la critique — française et brésilienne — comme l'un des récits de voyage au Brésil les plus remarquables de son époque, et il convient à présent d'aborder certaines contributions notables à l'avancée de la recherche sur l'auteur en question et son œuvre. Dans cette abondante *fortuna crítica*, nous avons dû faire des choix liés à nos intérêts de recherche, et nous verrons que chacun des travaux qui seront cités offre un point de vue différent par rapport aux autres, des questionnements et des approches variées qui nous permettront de souligner notre propre position.

Dans son étude intitulée *As terras inventadas: discurso e natureza em Jean de Léry, André João Antonil e Richard Francis Burton*, Wilton Silva (2003) observe chez Léry l'usage d'un langage symbolique, notant des impulsions de constructions présentes dans les mythes et symboles, mais aussi dans le registre de l'inconnu, des contes merveilleux et des fables que l'auteur mentionne dans son *Histoire d'un voyage*. De plus, en le comparant avec les deux autres auteurs mentionnés dans le titre de son travail, l'auteur démontre que Léry, au moyen d'une expérimentation très représentative de l'époque des grandes découvertes maritimes, et dans laquelle l'observation directe de la nouvelle réalité du Nouveau Monde occupa une place singulière, est parvenu à se libérer peu à peu de la fantaisie médiévale afin d'en établir la géographie, créant un mouvement d'approchement et d'éloignement entre les deux côtés de l'océan Atlantique par la construction de dichotomies hiérarchisantes. Selon nous, l'absence d'une approche de critique littéraire limite grandement l'analyse du chercheur, qui semble chercher à automatiser l'écriture de Léry, laissant de côté la valeur de l'œuvre littéraire, sa poésie renaissante qui vise à comprendre et organiser toutes les nouveautés amenées par les grandes découvertes.

L'interprétation figurative nous semble, nonobstant, bien plus à même d'analyser l'Histoire universelle que les allégories, les mythes ou bien les symboles car elle est concrète dans toute sa réalité (Auerbach, 1993 [1938], p.64-65). Il est fondamental de le rappeler, car il ne s'agirait plus de penser les catégories stylistiques composées par Léry au moyen de tels concepts déjà sémantiquement épuisés, mais avec celui de la *figura* qui, bien qu'oublié, apporterait une nouvelle lecture de son œuvre. La prophétie figurative possède, de fait, un véritable pouvoir

de conquête qui lui permet d'interpréter un processus terrestre par l'intermédiaire d'un autre. Le premier annonce le second, et celui-ci réalise dialectiquement le premier. L'un et l'autre sont compris dans le cours de l'Histoire et sont des constructions de l'Esprit dans sa quête pour l'auto-connaissance. La prophétie n'est pas moins réelle et concrète que sa réalisation, les deux s'orientant vers un futur qui est encore à venir, vers l'Esprit absolu qui incarne la vérité définitive et éternelle.

Il est alors possible de déduire que le présent est lui-même une *figura* dissimulée, puisque l'Histoire, étant elle-même une autre *figura* de l'Esprit, requiert une interprétation afin de se dévoiler. Ainsi, l'ensemble de l'Histoire nous paraît être constamment ouvert et questionnable parce qu'elle est orientée en direction d'une destination qui nous est encore inconnue. Alors que la vision moderne des historiens pense l'Histoire comme un processus horizontal, l'interprétation figurative se présente, quant à elle, comme une opération spirituelle que nous pouvons qualifier de verticale, étant donné qu'elle se réalise toujours dans un futur qui est le moment présent. Autrement dit, cette interprétation établit une relation entre les deux pôles séparés dans le temps et l'*intellectus spiritualis* — c'est-à-dire l'esprit qui tente de rétablir la médiation entre le texte littéraire et sa propre contemporanéité. Seulement à partir de cette position temporellement dominante pourrions-nous tenter d'exposer les *figurae* prises au sein d'une œuvre du passé. Dès lors, l'*Histoire d'un voyage* de Léry nous incite à faire un examen de conscience actuel, et nous dévoile une image moins opaque de qui nous sommes devenus, de qui nous avons toujours été, sans ne jamais laisser échapper l'impératif d'une compréhension de l'exposé linguistique de l'auteur conformément aux circonstances historiques l'ayant entouré, car en lui se trouve l'Homme universel que Leo Spitzer (1970b [1948]) et les autres romanistes allemands ont recherché.

Il est encore commun de penser, en partant toujours d'une vision moderne de l'Histoire, qu'un événement historique soit autonome et assuré, quand bien même il apparaisse incomplet. Pour l'interprétation figurative, au contraire, le fait historique est d'ores et déjà subordonné à une interprétation garantie dès le début, car l'Histoire s'oriente vers ce qui peut être pensé comme un modèle situé dans le futur. Ledit modèle est en réalité imité par les *figurae* qui deviennent ce que Auerbach a désigné sous le nom d'*imitatio veritatis*. Bien qu'il nous apparaisse, comme le fait historique, incomplet, le modèle est en vérité déjà achevé par Dieu, étant donné qu'il existe éternellement en lui. Les *figurae* doivent alors être entendues comme des philosophies de l'Histoire d'un élément

éternel qui a toujours existé, même s'il demeure caché aux hommes par la volonté divine. Suivant la philosophie de l'Esprit hégélienne, le modèle des *figurae* ne pourra être connu que lors de la révélation finale, moment où l'Esprit sera enfin complètement réconcilié avec lui-même et apparaîtra comme l'Esprit absolu et universel.

Selon cette logique, les *figurae* correspondent à des formes provisoires de quelque chose d'éternel et d'atemporel. Le modèle qu'elles reproduisent a toujours existé et existera pour toujours car il est présent dans un futur à la fois réel et tangible. Parce qu'il est dissimulé aux yeux et à la compréhension des hommes, il nécessite une interprétation afin de se révéler. Alors qu'il ne pourra être réalisé uniquement dans l'avenir, il est déjà présent puisqu'il est achevé par Dieu qui, quant à lui, ne connaît pas le cours du temps. Dans ce cas, les *figurae* contiennent dès à présent une dimension divine qui représente, si ce n'est une réalité fragmentaire et provisoire, une réalité éternelle et voilée. À la manière des figures de l'Esprit hégélien, les relations figuratives n'ont pas de fin, étant donné que l'accomplissement d'une relation en commence une nouvelle, la *figura* achevée devenant à son tour une *figura* en construction (Hegel, 1988 [1807]). De cette manière, il serait possible de trouver chez Léry les traces d'une conception figurative de l'Histoire qui s'est achevée et celles d'une nouvelle *figura* émergente, remplaçant alors son *Histoire d'un voyage* qui comporte déjà en elle-même la vérité de Dieu — bien que cachée — dans le cours de l'Histoire universelle.

Dans une étude intitulée *Um espelho em construção: o índio na crônica de Jean de Léry*, Diego Paiva (2008) nuance le relativisme et l'objectivité dont la critique qualifie souvent l'auteur protestant. Le chercheur pense que l'Indigène décrit dans l'*Histoire d'un voyage* ne serait pas le véritable Indigène brésilien, mais une figure de style construite par l'auteur comme une vision négative de l'Européen à partir de l'imaginaire de l'époque et de catégories négatives, opposant drastiquement le colonisateur et l'autochtone. À cause de cela, il faudrait modérer l'objectivité de Léry, ainsi que la réalité de la culture indigène transcrite dans son œuvre. Devenu une simple figure de rhétorique, l'auteur s'en servirait afin de critiquer la propre civilisation européenne, faisant perdre à l'Indigène sa véritable essence pendant ce processus. Paiva voit donc l'Indigène de Léry comme une image vide de substance ne servant qu'à s'opposer à l'Européen et dont l'identité aurait irrémédiablement disparu. Refusant de considérer l'*Histoire d'un voyage* comme un document historique, l'auteur la qualifie de « labyrinthe de médiations » dans lequel l'autochtone brésilien n'est plus qu'un recours stylistique construit à partir de références européennes (Paiva, 2008, p. 135).

Si nous constatons, au contraire, que la *figura* s'oriente davantage vers l'éternel que vers l'éphémère, il ne fait nul doute qu'elle représente au lecteur une réalité tangible. Dans ses études sur la *Divina Commedia*, Auerbach (1993 [1938]) constate que le monde dépeint par Dante est un monde déjà jugé par Dieu, et il nous est alors possible de contempler la maîtrise avec laquelle le poète est parvenu à sublimer ses personnages au regard de leurs existences terrestres et à les lier à l'éternité. En réfléchissant sur les personnages du poème dantesque, le romaniste observe que leur existence terrestre est absolument réelle et a été conservée dans la composition, mais elle n'est qu'une *umbra*, ou *figura*, de l'existence céleste qui est, quant à elle, l'accomplissement de la destinée du personnage. Ainsi, alors que Caton d'Utique apparaît à Dante et Virgile aux portes du Purgatoire, il n'est plus seulement le citoyen romain qui s'est suicidé pour ses convictions, mais il a été choisi par Dieu afin de surveiller l'entrée du Purgatoire. Son existence terrestre n'est pas supprimée, mais dialectiquement assimilée par sa *figura* accomplie. La brève existence de Béatrice sur terre n'était aussi que l'*umbra* de sa *figura* céleste, qui guide le poète dans le Paradis, parmi les saints et jusqu'à l'Empyrée. Enfin, nul autre que le poète romain Virgile, l'auteur d'Énée aux Enfers, n'aurait pu conduire Dante jusqu'aux portes du Paradis où, étant mort païen, l'accès lui est prohibé.

De ce fait, un événement terrestre n'est pas observé comme une réalité autonome et définitive, ni comme l'un des éléments d'une longue succession d'événements qui se succèdent les uns les autres. Il est considéré, au contraire, dans un rapport vertical avec un ordre absolu qui l'enveloppe et qui ne sera tangible que dans l'avenir. L'événement est alors entendu comme la prophétie figurative d'une partie d'une réalité absolue et totale dont la révélation se situe à la fin de l'Histoire. Cependant, cette réalité n'est pas uniquement à venir car elle est déjà présente dans la vision de Dieu et dans le monde de l'au-delà. Ainsi, l'accomplissement d'une prophétie figurative est loin d'être chimérique: quand bien même sa révélation n'aura lieu que dans le futur, il existe déjà en tant qu'une réalité à la fois vraie et voilée. Comme pour les personnages dantesques, il est donc impossible de nier l'existence de la *figura* terrestre et de sa réalisation parce que, dans la relation figurative, la réalité historique ne peut jamais être abolie, mais est en revanche confirmée et accomplie — la raison est, depuis Hegel, historique.

Il ne fait aucun doute, selon nous, que l'*Histoire d'un voyage* puisse être soumise à une interprétation figurative, étant donné que Léry, vivant dans une période d'intenses découvertes et changements socio-culturels, tenta de rendre

Pour une interprétation figurative de l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil*, de Jean de Léry

compte de ce monde du XVI^e siècle en pleine expansion et en proie aux guerres de Religion. Ainsi, l'auteur s'efforça de comprendre les *terrae incognitae* et leurs habitants et ce processus se manifeste notamment par une comparaison constante entre le « par-deça » et le « par-delà », entre la France et le Brésil. En tant qu'artisan protestant, puis pasteur, il est tout à fait probable qu'il ait assimilé — consciemment ou non — le recours stylistique figuratif des Pères de l'Église et qu'il l'ait instinctivement reproduit lorsqu'il témoigne des merveilles de la *terra de Santa Cruz* et des horreurs de la France des troubles religieux. De même, il est également envisageable de supposer que Léry ait cherché dans sa mémoire, alors qu'il rédige ses relations bien des années après le voyage fait en la terre du Brésil, des éléments annonciateurs de ce qu'il vit après son retour en Europe, comme par exemple les massacres de la Saint-Barthélemy et les sièges des villes protestantes par les troupes catholiques, comme celui de Sancerre qu'il vécut personnellement. À la manière des Pères de l'Église qui cherchèrent dans l'Ancien Testament les préfigurations de la Nouvelle Alliance, Léry scruta dans sa mémoire celles qui auraient pu mener les protestants à subir ces épreuves qui, si elles confirmaient leur élection, les soumirent à d'innombrables souffrances.

Il ne s'agit pas, pour nous, d'expliquer des textes d'une période aussi éloignée comme le ferait une explication de texte traditionnelle, mais d'y poursuivre la *figura* de l'Homme universel. C'est dans le particulier — comme nous le rappelle le principe fondamental de la logique de Hegel (1988 [1807]) — que nous retrouverons l'universel. Nous nous sommes donc tournés vers les héritiers de l'historicisme de Vico, Herder et Hegel: Auerbach bien sûr, mais aussi Curtius (1948) et Spitzer (1970b [1948], p.4). Celui-ci nous raconte qu'il a constaté, assistant au cours de linguistique de son maître, Meyer-Lübke, et au cours de littérature de Becker — tous deux focalisés sur leurs propres objets — « *a meaningless industriousness* »: non seulement leurs exposés n'étaient pas centrés sur une population à un moment donné, mais l'Homme lui-même — qui est censé en être le sujet principal — a été perdu. Il s'agirait alors, suivant les principes des trois romanistes allemands, d'essayer de dévoiler la *figura* de l'Histoire chez Léry et, comme *intellectus spiritualis*, capter une *figura* synthétique de l'Homme universel présente dans son œuvre. L'altérité indigène, la création du mythe du « bon sauvage », l'influence du récit de Léry sur la littérature à venir ou encore sur la future ethnographie ne seraient pas à ignorer, même s'il s'agit de questions déjà bien débattues.

De grands travaux nous ont montré le chemin, et le premier qu'il nous convient de citer est l'ouvrage intitulé *O índio brasileiro e a Revolução Francesa: as*

origens brasileiras da teoria da bondade natural, rédigé par Afonso Arinos de Melo Franco (1976 [1937]). Celui-ci y démontre l'incidence de l'Indigène brésilien sur la littérature européenne, et notamment sur la littérature française, en démontrant l'importance des textes des voyageurs et des penseurs du XVI^e siècle sur leurs successeurs. Les plus influents, selon lui, ont été sans nul doute André Thevet, Montaigne et bien sûr Léry. Adoptant une progression divisée en siècles et en auteurs, Franco a réussi à exposer la forte réverbération des ouvrages de ces auteurs du début de la modernité jusqu'au XVIII^e siècle et, plus précisément, jusqu'à Jean-Jacques Rousseau qui a théorisé le concept du « bon sauvage ». Outre le panorama littéraire qu'il construit efficacement, il constate à son époque le manque d'intérêt des chercheurs — qu'ils soient français ou brésiliens — pour un sujet d'étude si souvent approché, mais qui n'a jamais été entendu. Il veut montrer à ses contemporains — et aux Brésiliens d'aujourd'hui encore — la présence des *topoi* de la nation brésilienne et de ses habitants originels dans les ouvrages des plus grands auteurs de la littérature européenne. En ce qui concerne Léry, Franco expose son influence dans l'œuvre de Rousseau par le concept du « bon sauvage », dont la résonnance se retrouve, par exemple dans l'*Héloïse*, dans l'*Émile* et, bien sûr, dans les *Confessions*; il ne serait alors pas incongru de voir en Léry l'une des sources directes du romantisme.

La mentalité d'un homme du XVI^e siècle, confronté à une nouvelle réalité en Amérique, peut être retrouvée au travers des textes historiques et littéraires de l'époque, et c'est précisément ce que se propose d'étudier Sérgio Buarque de Holanda (1994 [1959]) dans son ouvrage intitulé *Visão do paraíso: os motivos edênicos no descobrimento e colonização do Brasil*. Au moyen d'une étude synchronique, l'auteur observe le moment de la découverte du Brésil et le début de sa colonisation afin d'exposer les différentes croyances qui peuplaient alors l'imaginaire des explorateurs ibériques en se basant sur les textes de l'époque. Il est intéressant de noter que Holanda a eu accès à des documents écrits dans divers idiomes: le portugais, mais aussi l'espagnol et le français. Il n'est alors pas étonnant de retrouver en référence les noms de Thevet et de Léry, parmi d'innombrables autres. Chacun des chapitres de l'étude se concentre sur un aspect — ou plutôt sur un motif — qui occupait à ce moment-là les fantasmes des colonisateurs, les incitant toujours davantage à pénétrer dans ces *terrae incognitae* pour en découvrir les richesses cachées. Les Portugais — qui voyageaient depuis un siècle sur les océans et qui ont découvert la route maritime vers les Indes orientales — étaient par conséquent moins sujet aux croyances médiévales que les autres peuples européens. Nous pouvons citer certaines d'entre elles, notamment le Paradis

perdu, la fontaine de Jouvence, les Amazones, l'El Dorado, ou encore les géants du *rio de la Plata*.

Il est notable d'observer, dans la recherche de Holanda, la différence entre les colonisation anglaise et portugaise du Nouveau Monde, et surtout leurs conceptions divergentes concernant la terre. En Amérique du Nord, les Anglais qui ont émigré vers la Nouvelle Angleterre afin de fuir les conflits religieux n'y voyaient pas un Paradis terrestre, mais une opportunité d'y construire une communauté bénie. En Amérique du Sud, les Portugais — puis les Espagnols — poursuivaient, au contraire, ce Paradis perdu depuis la Chute de l'humanité, convoitant les ressources naturelles qu'ils pourraient y trouver et qu'ils voyaient comme un don de Dieu qui leur était offert sans aucune contrepartie. Nous avons alors bien à ce moment de la découverte une colonie d'exploration: en effet, Caio Prado Júnior (1999 [1942], p.23) nous rappelle bien que l'expansion outre-mer des peuples européens a tout d'abord été motivée par le commerce, ce qui explique « [...] le relatif mépris pour ce territoire primitif et vide qu'est l'Amérique [...] » au regard de l'Orient convoité pour ses marchandises alors très recherchées. L'idée de coloniser ne se développera qu'un siècle plus tard, notamment en raison des incursions et des tentatives de colonisation des autres peuples européens. L'*Histoire d'un voyage* de Léry relate donc la première tentative de fondation d'une colonie de peuplement en Amérique du Sud: la France Antarctique (1555-1560). Établie sur l'île de Serigipe, dans la baie de Guanabara, par Nicolas Durand, chevalier de Villegagnon, elle avait notamment pour objectif la création d'un refuge pour les protestants de France. Nous constatons dans l'écriture de Léry une profonde admiration pour le « Livre de la Nature », c'est-à-dire la manifestation de la puissance de Dieu par le monde qu'il a créé, et sa position complexe au sujet des Indigènes brésiliens qui lui donnent l'opportunité de discourir sur la perdition de l'humanité.

L'*Histoire d'un voyage* de Léry est le résultat d'un lent processus de lecture et de compréhension des événements de son histoire contemporaine. Avec la fin du Moyen Âge et l'entrée dans la Modernité, l'Humanisme émergeant — inspiré par la Renaissance italienne — se détourna de Dieu afin de se tourner vers l'individu qui a donc commencé à analyser son existence et le monde dont il fait partie. Avec les grandes découvertes maritimes initiées par les royaumes ibériques, les voyageurs se sont lancés sur les océans et ont cherché à déchiffrer toutes les nouveautés au moyen de l'écriture. En ce sens, Michel de Certeau (1975) nous a donné des clefs de compréhension dans son ouvrage intitulé *L'Écriture de l'histoire*. Dans un chapitre qu'il a consacré à l'auteur huguenot —

« Ethno-graphie. L'oralité ou l'espace de l'autre: Léry » —, il aborde donc l'écriture comme un processus historique qui vise à comprendre et à s'approprier les nouveautés ramenées en Europe par les voyageurs. Face à ces innombrables étrangetés, l'écriture est devenue un processus mémoriel, un moyen de dissection, de compréhension et d'enregistrement. L'homme du XVI^e siècle ne supporte alors plus l'incompréhension et Léry ne fait pas exception. Dans sa relation de voyage, l'auteur a voulu d'une part comprendre ce qu'il avait sous les yeux, et d'autre part l'expliquer et le représenter nettement à son lecteur.

Certeau (1975) observe tout d'abord le rapport de force entre l'écriture européenne et l'oralité indigène, un développement qui nous semble de première importance. Dans *l'Histoire d'un voyage*, il constate de fait une opposition drastique entre l'oralité des Indigènes qui ne parvient pas à se libérer de son point d'énonciation et qui est fugace, avec l'écriture de l'Européen qui fixe son contenu et parvient à conquérir l'espace de l'autre. L'écriture est pour lui la marque d'une élection de Dieu, une habilité offerte par celui-ci aux élus et aux vertueux. Elle est devenue l'un des instruments de la domination des peuples qui en étaient dépourvus, ceux-ci la voyant comme un acte de sorcellerie. De fait, le chercheur remarque en effet les qualités de l'écriture pouvant aussi bien retenir des informations que les diffuser dans l'espace et dans le temps, ce qui provoquait l'étonnement des Indigènes. Ceux-ci observaient avec surprise les Européens écrire et se communiquer par des morceaux de papier, un acte qu'ils associaient à de la magie. Ainsi, les voyageurs prouvaient leur supériorité technique sur les habitants du Nouveau Monde et, en conséquence, leur légitimité de conquête de ces territoires peuplés par des hommes méconnaissant la vérité de Dieu.

Une dichotomie est soulignée par Certeau (1975, p. 250) entre « ici » et « là-bas », entre la France et le Brésil, s'inspirant des expressions de Léry « par-deçà » et « par-delà ». Il observe en effet une nette coupure géographique dans l'œuvre de l'auteur entre le Vieux Monde et le Nouveau, et plus particulièrement au cours des chapitres qui correspondent au récit de l'aller et retour — c'est-à-dire des chapitres I à VI et les chapitres XXI et XXII — dans lesquels nous pouvons percevoir une ambiance fantastique. La première traversée de l'océan Atlantique a été pour Léry une expérience pouvant être qualifiée de mystique car il a eu l'opportunité d'observer des créatures considérées mythiques, de témoigner de phénomènes surnaturels et de participer à des traditions de marins. Ces expériences peuvent être entendues comme des vestiges de l'imaginaire médiéval en pleine déconstruction face aux avancées des navires européens sur les mers, repoussant les monstres légendaires au-delà d'un horizon toujours moins inconnu.

Le récit de Léry nous apparaît alors exemplaire au regard des expressions du rationalisme empirique qui s'y trouvent: comme l'a écrit Camões (apud Holanda, 1994 [1959], p. 11): « *Não se aprende, Senhor, na fantasia, / Sonhando, imaginando ou estudando, / Senão vendo, tratando e pelejando.* »

La fracture géographique du monde que Certeau (1975, p. 258) a remarquée se déplace par la suite vers la faune brésilienne. En effet, Léry consacre les chapitres centraux de l'*Histoire d'un voyage* — c'est-à-dire des chapitres VII à XIX — à la description du Nouveau Monde, traitant de sa géographie, de sa faune, de sa flore et des Indigènes. Alors qu'il décrit avec émerveillement la faune brésilienne, l'auteur a créé ce que Certeau a poétiquement appelé des « miroirs brisés »: pour représenter au lecteur ce qui est irréprésentable, Léry a esquissé le portrait d'animaux hybrides, « moitié ceci » et « moitié cela », à partir de référentiels connus en Europe, en Afrique et en Asie. Nous retrouvons alors la fracture du monde reportée sur le règne animal. Dès lors, Léry compose dans son texte des créatures hybrides qui, suite à ce processus, devaient apparaître monstrueuses aux Européens de son époque, excitant par la même occasion leur intérêt à acquérir l'*Histoire d'un voyage*. Cette application pour décrire toujours plus précisément les merveilles du Brésil résulte de deux raisons: la première raison découle du manque de gravures qui auraient aisément pu compléter les descriptions de l'auteur, un manque que celui-ci regrette à plusieurs reprises au cours du texte; la deuxième raison émane du désir propre à l'explorateur du XVI^e siècle de comprendre et de s'approprier par l'écriture toutes les nouveautés du Nouveau Monde. Il arrive même que Léry apprenne et retranscrive les noms de tout ce qui l'entoure en langue tupi, ce qui réaffirme encore plus sa conquête — dans tous les sens du terme — des *terrae incognitae* et de tout ce qu'y s'y trouve. Celles-ci sont alors recréées et présentées clairement au lecteur.

Suite aux fractures géographique, animale et végétale, Certeau (1975) observe un dernier glissement concernant cette fois l'humanité. En effet, la lecture de l'*Histoire d'un voyage* nous présente dans un premier temps une fracture culturelle entre les Européens et les Indigène, Léry décrivant de nombreuses divergences entre les deux peuples, telles que la nudité, l'anthropophagie, la religion, la famille, etc. Néanmoins, à force de descriptions et de tentatives d'interprétation de l'altérité indigène — qu'elles soient réussies ou non —, l'auteur laisserait paraître l'unité de l'Homme: « De la différence constatée, il reste seulement *une langue à traduire* » (Certeau, 1975, p.264, italiques de l'auteur). Ainsi, Léry a jusqu'à sa dernière édition publiée de son vivant de traduire toujours plus l'autre qui est, en fin de compte, soi-même. Cet effort de traduction du tupi

est particulièrement observable dans le chapitre XX de l'*Histoire d'un voyage*: le fameux colloque tupi-français donnant au lecteur quelques clés de compréhension de la langue indigène. Le chapitre XVI^{bis} — aussi dénommé « théâtre des horreurs » par la critique — s'attache à montrer les horreurs des Indigènes brésiliens aux côtés de celles des Turcs, de l'Empaleur, des Espagnols et des Français. Que ce soit par ces violences faites contre leurs semblables ou bien par l'oubli de la crainte de Dieu, l'humanité est chez Léry une, ce qui confirme, selon nous, la présence dissimulée de l'Homme universel dans les *Histoires*, une présence qu'une analyse linguistico-stylistique pourra nous révéler.

L'ouvrage collectif intitulé *Jean de Léry: Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, rédigé par Grégoire Holtz, Mathieu Goux et Rebecca Legrand (2022) offre au lecteur un état des lieux des recherches les plus récentes publiées sur l'auteur et sur la relation en question. Primairement destiné aux candidats à l'agrégation, ce texte rigoureusement organisé est divisé en trois grandes parties qui abordent chacune un aspect de l'*Histoire d'un voyage*. Dans la première partie « Repères », nous avons une synthèse historico-littéraire de la vie de Léry et de son époque. Traitant de questions biographiques, cette partie introduit efficacement la seconde partie « Problématiques » dans laquelle nous pouvons découvrir des réflexions actuelles sur l'œuvre de Léry en montrant par la même occasion la richesse du texte qui peut être lu et compris sous des angles disciplinaires variés, et notamment des approches historique, ethnologique et littéraire. La troisième partie « Travail du texte » nous a semblé particulièrement pertinente, car elle s'intéresse aux traits linguistiques et stylistiques employés au XVI^e siècle et plus particulièrement par Léry. L'approche narratologique des chercheurs sera toutefois différente de celle que nous proposons ici, c'est-à-dire la philologie allemande. Pour clôturer l'ouvrage, l'importante bibliographie subdivisée en thématiques pourrait être considérée comme une quatrième partie, tant les travaux qui s'y trouvent sont nombreux et pertinents pour la recherche.

Il faut pour finir mentionner les nombreux travaux de Frank Lestringant (1991; 1999a; 1999b; 2022) qui contribuent grandement à l'étude de Léry, de ses œuvres et du XVI^e siècle littéraire. Ayant abondamment publié sur l'œuvre du cosmographe Thevet et celle de Léry, nous avons regroupé les travaux qui nous ont été les plus utiles. Le premier d'entre eux est *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance* dans lequel le chercheur analyse l'œuvre de Thevet et le mode de l'écriture cosmographique. Nous avons ensuite consulté le texte intitulée *Jean de Léry ou l'invention du sauvage: essai sur l'« Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil »*, dans lequel les informations biographiques côtoient les liens

Pour une interprétation figurative de l'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil*, de Jean de Léry avec d'autres auteurs de l'époque, ce qui nous amène à observer la complexité et le caractère fragmentaire de la production littéraire du XVI^e siècle. Divisé en trois parties, Lestringant aborde tout d'abord le personnage de Léry, avant de passer à la thèse de son travail qui est l'invention du sauvage et d'en décrire les divers points de départ, puis finir par les résonances de l'*Histoire d'un voyage* dans son contexte littéraire contemporain. Vient ensuite son exposé nommé *Le Huguenot et le Sauvage: l'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de Religion (1555-1589)*, dans laquelle il rend compte des expériences coloniales françaises au Brésil et en Floride au moyen de témoignages de l'époque. Récemment, il a publié *Jean de Léry, le premier ethnologue*, un texte court et dense qui développe en sept chapitres la vie et l'œuvre de Léry en définissant encore plus les informations au regard de son objet par rapport aux publications antérieures mentionnées ci-dessus.

Le récit d'un voyage vers le Brésil

Erich Auerbach (2007) nous rappelle à juste titre que, contrairement aux œuvres littéraires qui nous sont contemporaines, celles qui nous viennent d'un passé lointain — c'est-à-dire de l'Antiquité, du Moyen Âge, ou encore du début de la Modernité — nécessitent un intermédiaire afin de nous initier à la linguistique et à la culture de l'époque en question. Cet intermédiaire, ajoute-t-il, peut être un professeur ou, dans bien des cas, un chercheur. Jean de Léry est un homme du XVI^e siècle. Il naît en 1534 à la Margelle, un village de Bourgogne, et meurt de la peste en 1613 à Montricher, en Suisse. À l'âge de vingt-trois ans, il s'embarque vers le Brésil avec pour objectif de participer à la construction de la France Antarctique, une colonie française établie sur une île de la baie de Guanabara, par Nicolas Durand de Villegagnon. Le groupe de quatorze hommes de confession protestante dont fait partie Léry a l'intention d'y créer un refuge pour les protestants de France — et, plus généralement, d'Europe — et arrive au Brésil au début de l'année 1557. Ils y restent environ huit mois avant de quitter l'île en direction du continent: en effet, les troubles religieux qui sévissent dans le Vieux Monde ne tardent pas à atteindre le Nouveau et Villegagnon, ayant décidé de rester fidèle au catholicisme, expulse les huguenots en novembre de la même année. Durant quelques mois, Léry se retrouve à cohabiter avec les Indigènes brésiliens, observant et gravant dans sa mémoire tout ce qu'il peut, avant de repartir vers la France au début de janvier 1558 : le résultat de ce séjour au Nouveau Monde sera l'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil*.

À déclarer le « [...] motif et occasion qui [le] fit entreprendre ce lointain voyage en la terre du Bresil [...] », Léry (1994 [1580], p.105-106) assure au lecteur que ce qu'il s'apprête à exposer n'est que vérité, déclarant: « [...] mon intention et mon sujet sera en ceste histoire, de seulement declarer ce que j'ay pratiqué, veu, ouy et observé tant sur mer, allant et retournant, que parmi les sauvages Ameriquains, entre lesquels j'ay frequenté et demeuré environ un an. » Afin que le lecteur puisse comprendre les raisons d'« [...] un si fascheux et lointain voyage », dit-il, il s'agit d'en préciser « brièvement quelle en fut l'occasion [...] » : de fait, en 1555, « [...] un nommé Villegagnon Chevalier de Malte, autrement de l'Ordre qu'on appelle de S. Jean de Jerusalem [...] » se fâcha en Bretagne « où il se tenoit lors » et, ainsi, « [...] fit entendre en divers endroits du Royaume de France à plusieurs notables personnages de toutes qualitez, que dés long temps il avoit non seulement une extreme envie de se retirer en quelque pays lointain, où il peust librement et purement servir à Dieu selon la reformation de l'Evangile. » Alors que la Réforme se diffusait toujours plus, augmentant les tensions entre catholiques et protestants, il arguait qu'« [...] il désiroit d'y preparer lieu à tous ceux qui s'y voudroyent retirer pour eviter les persecutions. » De fait, « [...] en ce temps-là plusieurs personnages, de tout sexe et de toutes qualitez, estoyent en tous les endroits du Royaume de France, par Edits du Roy et par arrests des Cours de Parlemens, bruslez vifs, et leurs biens confisquez pour le faict de la Religion. »

Ayant entendu parler, rapporte Léry (1994 [1580], p.107-108), « [...] de la beauté et fertilité de la partie en l'Amerique, appelée terre du Bresil [...] » — « [...] tant de bouche à ceux qui estoyent près de luy, que par lettres qu'il envoyoit à quelques particuliers [...] » —, « [...] que pour s'y habituer et effectuer son dessein, [Villegagnon] prendroit volontiers ceste route et ceste brisée. » Ainsi, « sous ce pretexte et belle couverture », il se lia à « [...] quelques grans seigneurs de la Religion reformée, lesquels menez de mesme affection qu'il disoit avoir, desiroyent trouver telle retraite [...] »; parmi eux se trouvait « [...] messire Gaspard de Colligny Admiral de France, bien veu, et bien venu qu'il estoit auprès du Roy Henri 2. lors regnant. » Voyant dans l'entreprise de Villegagnon une occasion à saisir pour la cause huguenote, l'amiral de Coligny réussit à convaincre son souverain en avançant « [...] que si Villegagnon faisoit ce voyage, il pourroit decouvrir beaucoup de richesses et autres commoditez pour le profit du Royaume. » Convaincu, Henri II « [...] fit donner deux beaux navires equipez et fournis d'artillerie: et dix milles francs pour faire son voyage. » Une fois renouvelée la « [...] promesse à quelques personnages d'honneur qui l'accompagnerent qu'il establirait le pur service de Dieu au lieu où il resideroit [...] », et après qu'« il se

fut pourveu de matelots et d'artisans », Villegagnon prit la mer « [...] au mois de Mai audit an 1555 [...] où il eut plusieurs tormentes et destourbiers, mais enfin, nonobstant toutes difficultez, en Novembre suyvant il parvint audit pays. »

Villegagnon, rapporte Léry (1994 [1580], p.108-109) entra dans « [...] un bras de mer, et riviére d'eau salée, nommée par les sauvages *Ganabara*, laquelle [...] demeure par les vingt-trois degrez au-delà de l'Equateur: assavoir droit sous le Tropique de Capricorne [...] », et « [...] se pensa premierement loger sur un rocher à l'embouscheure [...] » — l'*ilha Laje* —, mais n'y parvint pas car « les ondes de la mer l'en chasserent ». Il s'enfonça un peu plus dans la baie de Guanabara et débarqua sur l'*ilha de Serigipe* — « *a ilha das Palmeiras* » (Varnhagen, 2023, I, p.521-522) —, que l'auteur décrit comme étant « une Isle auparavant inhabitable ». Imaginant devoir se défendre « tant contre les sauvages, que contre les Portugais, qui voyagent, et ont jà tant de forteresse en ce pays-là », il « fit commencer d'y bastir un fort » du nom de Coligny « à fin qu'il y fust en plus grande seurté ». Néanmoins certains problèmes religieux apparurent et, « quand ses navires furent chargées et prestes de revenir en France, il escrivit et envoya dans l'une d'icelles expressément homme à Geneve, requerant l'Eglise et les Ministres dudit lieu de luy ayder et le secourir autant qu'il leur seroit possible en ceste sienne tant sainte entreprinse ». Selon l'auteur, « [...] feignant tousjours de brusler de zeile d'avancer le regne de Jesus Christ [...] », Villegagnon désirait « [...] que on luy envoyast des Ministres de la parole de Dieu [...] pour tant mieux reformer luy et ses gens, et mesme pour attirer les sauvages à la cognoissance de leur salut. » De plus, il souhaitait aussi « que quelques nombres d'autres personnages bien instruits en la Religion Chrestienne accompagnassent lesdits Ministres pour l'aller trouver. »

À la réception des lettres de Villegagnon, Léry (1994 [1580], p. 109-110), l'Eglise de Genève « [...] rendit premierement graces à Dieu de l'amplification du regne de Jesus Christ en pays si lointain, mesme en terre si estrange, et parmi une nation laquelle voirement estoit du tout ignorante le vray Dieu. » L'amiral de Coligny — auquel il avait aussi écrit — désigna comme chef de la mission protestante « Philippe de Corguilleray sieur du Pont (qui s'estoit retiré près de Geneve, et qui avoit esté son voisin en France près Chastillon sur Loing [...] » qui, « quoy qu'il fust jà vieil et caduc », accepta de quitter sa famille et remplir son rôle. Les « Ministres de la parole de Dieu » furent choisis parmi les étudiants en théologie de Genève: « [...] entre autres maistres Pierre Richier, jà aagé pour lors de plus de cinquante ans, et Guillaume Chartier. » Après s'être entretenus avec les ministres de Genève, les deux hommes « [...] accepterent volontairement,

avec le conducteur du Pont, de passer la mer pour aller trouver Villegagnon, à fin d'annoncer l'Evangile en l'Amerique [...] », accompagnés par, ajoute Léry (1994, p.111-112), « des artisans experts en leur art ». Pour prévenir ceux qui voudraient faire le voyage, Du Pont leur exposa en détails la longueur du voyage et les difficultés de la vie au Nouveau Monde, concluant qu'« [...] il faudroit là user de façons de vivre, et de viande du tout differentes de celle de nostre Europe ». Après « plusieurs semonces et recherches de tous costez [...] », onze hommes furent recrutés:

[...] assavoir Pierre Bordon, Matthieu Vernevie, Jean du Bordel, André la Fon, Nicolas Denis, Jean Gardien, Martin David, Nicolas Raviquet, Nicolas Carneau, Jaques Rousseau, et moy Jean de Lery: qui tant pour la bonne volonté de Dieu m'avoit donné dès lors de servir à sa gloire, que curieux de voir ce monde nouveau, fus de la partie. (Léry, 1994, p.112).

Partant de Genève le 10 septembre 1556, Léry (1994 [1580], p.112-113) rapporte que la mission protestante se rendit tout d'abord à Châtillon-sur-Loing afin de recevoir la bénédiction de l'amiral de Coligny: « [...] il nous encouragea de plus en plus de poursuyvre nostre entreprinse, mais aussi, avec promesse de nous assister pour le faict de la marine, nous mettant beaucoup de raisons en avant, il nous donna esperance que Dieu nous feroit la grace de voir les fruicts de nostre labeur. » Ils partirent ensuite pour Paris où ils demeurèrent pendant un mois et où « [...] quelques Gentils-hommes et autres estans advertis pourquoy nous faisions ce voyage, s'adjoignirent à nostre compagnie. » Ils poursuivirent alors vers Rouen où, en 1555, il y eut la célèbre fête brésilienne devant Henri II et Catherine de Médicis, puis arrivèrent enfin « [...] à Honfleur, port de mer, qui nous estoit assigné au pays de Normandie, y faisans nos preparatifs, et en attendans que nos navires fussent prestes à partir, nous y demeurasmes environ un mois. » Le vice-amiral de la flotte, « le sieur Bois le Comte, neveu de Villegagnon », était en train de faire « [...] équiper en guerre, aux depens du Roy, trois beaux vaisseaux: fournis qu'ils furent de vivres et d'autres choses nécessaires pour le voyage [...] », lui-même prenant place sur *la Petite Roberge*. Le 19 novembre 1556, ils embarquèrent sur les navires et l'auteur, quant à lui, monta à bord de *la Grande Roberge*.

Le jour même, à midi, Léry (1994 [1580], p.114-115) raconte que la flotte française prit la mer au son des « [...] canonnades, trompettes, taboires, fifres, et autres triomphes accoutumez de faire aux navires de guerre qui vont voyager. » Il

note aussi la présence à bord de *la Rosée*, avec environ quatre-vingt-dix personnes à bord, de « [...] six jeunes garçons, que nous menasmes pour apprendre le langage des Sauvages [...] » et qui deviendront alors des truchements; étaient encore présentes « [...] cinq jeunes filles avec une femme pour les gouverner [...] », l'auteur ajoutant qu'elles « [...] furent les premieres femmes Françoises menées en la terre du Bresil, dont les Sauvages dudit pays, ainsi que nous verrons cy apres, n'en ayans jamais veu auparavant de vestues, furent bien esbahis à leur arrivée. » Sortant ainsi du port de Honfleur et faisant un arrêt « à la Rade de Caux » pour que les capitaines fassent la revue des voyageurs à bord, avant de pouvoir ordonner le départ en haute mer. Un problème technique les en empêcha: « Toutesfois parce que le cable du navire où j'estois se rompit, l'ancre, à cause de cela, estant tiré à grande difficulté, nous ne peusme appareiller que jusques au lendemain [...] », c'est-à-dire le 20 novembre 1556, commençant alors « à naviger sur ceste grande et impetueuse mer Oceane ». Léry rapporte que, longeant les côtes de l'Angleterre, les voyageurs furent « tous forts malades de la maladie accoustumée à ceux qui vont sur mer, n'y avoit-il celuy qui ne fust bien espouventé de tel branslement ». Voguant difficilement pendant treize jours, il mentionne finalement « que Dieu appaisa les flots et orages de la mer ».

En cette moitié du XVI^e siècle, les mers étaient fréquentées par les navires de diverses nations européennes concurrentes, Léry (1994 [1580], p.116-117) s'intéressant alors à la pratique de la piraterie. Il constate en effet que la coutume sur terre était la même sur mer, « [...] assavoir que celuy qui a les armes au poing, et qui est le plus fort, l'emporte, et donne la loy à son compagnon. » Ainsi, « messieurs les mariniers » n'hésitaient pas à décharger les autres vaisseaux qu'ils rencontraient « de tout ce qui leur semble bon et beau », arguant notamment « [...] qu'il y a longtemps qu'à cause des tempestes et calmes sans pouvoir aborder terre ny port, ils sont sur mer en nécessité de vivres, dont ils prient qu'en payant ils en soyent assistez. » Si quelqu'un avait l'idée de les résonner « [...] qu'il n'y a nul ordre d'ainsi indifferemment piller autant les amis que les ennemis [...] », ceux-ci répétaient « [...] la chanson commune de nos soldats terrestres qui en cas semblable pour toutes raisons disent, que c'est la guerre et la coustume, et qu'il se faut accommoder, ne manque point en leur endroit. » Pis encore s'ils rencontraient « les Espagnols, et encores plus les Portugais », ces deux peuples « [...] se vantans d'avoir les premiers descouvers la terre du Bresil, voire tout le contenu depuis le destroit de Magellan, qui demeure par les cinquante degrez du costé du Pole Antarctique, jusques au Peru, et encores par-deçà l'Equateur. » Se déclarant alors « seigneurs de tous ces pays-là », ils faisaient aux Français « [...]

une telle guerre, qu'ils en sont venus jusques-là d'en avoir escorché de tous vifs, et fait mourir d'autre mort cruelle. » Déterminés à leur tenir tête et défendre « leur part en ces pays nouvellement cogneus », ils ne se laissaient « pas volontiers battre aux Espagnols, moins aux Portugais », voire « en se defendant vaillamment rend[aient] souvent la pareille à leurs ennemis » ibériques.

Les tempêtes en haute mer étaient un moment d'émerveillement pour Léry (1994 [1580], p.118-119), alors qu'il se rappelle la force des vagues et « la roideur des ondes », les voyageurs « [...] ayans les sens defailliz et chancelans comme yvrongnes [...] » à tel point que même un matelot expérimenté ne « se peust tenir debout ». Avec à l'esprit le psaume 107 sur les « [...] grandes merveilles de Dieu [qui] se voyent sur mer [...] », il demande au lecteur s'il ne s'agit pas, quand « [...] on est tout soudain tellement haut eslevé sur ces espouvantables montagnes d'eau qu'il semble qu'on doive monter jusques au ciel, et cependant tout incontinent on redevale si bas qu'il semble qu'on vueille penetrer par-dessous les plus profonds gouffres et abysmes [...] », d'admirer « les grandes merveilles » de Dieu. Sa réponse est claire: « Il est certain qu'ouy ». Mais ces tempêtes ne duraient jamais, « celui qui rend le temps calme et tranquile quand il luy plaist » permettant aux voyageurs de parvenir « [...] le cinquiesme de Decembre, à la hauteur du Cap de saint Vincent [...] », au large du Portugal. Rapidement, ils attinrent les premières îles de l'archipel des Canaries, que Léry (1994, p.120) nomme les « isles Fortunées ». Ces îles, explique-t-il, sont au nombre de sept et sont « toutes habitées par les Espagnols », corrigeant les estimations des cartographes « [...] pour y avoir veu prendre hauteur avec l'Astrolabe, que certainement elles demeurent par les vingt-huict degrez tirant au Pole Arctique. » Les voyageurs, qui « [...] pensoient bien aller butineren ces isles Fortunées [...] », essayèrent d'y débarquer, mais « [...] les Espagnols qui les avoyent descouverts auparavant, les rembarrerent de telle façon, qu'au lieu de mettre pied à terre ils n'eurent que haste de se retirer en mer. » En représailles, « [...] ils mirent en fond à grands coups de haches une barque et un bateau qui estoient auprès. »

Après être restés, raconte Léry (1994 [1580], p.121-122), « durant trois jours [...] près ces isles Fortunées » à pêcher et manger « si grande quantité de poissons », les voyageurs reprirent la route et atteignirent, le vendredi 18 décembre 1556, « [...] la grand Canarie, de laquelle dés le dimanche suyvant nous approchames assez près [...] », mais à cause de fortes bourrasques leur fut-il impossible « d'y prendre des rafraichissemens » ni « d'y mettre pied à terre ». L'auteur explique alors au lecteur qu'il s'agit d'« une belle isle habitée aussi à present des Espagnols », où ceux-ci font la culture de « Cannes de sucres

Pour une interprétation figurative de l'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil*, de Jean de Léry

et de bons vins ». Également appelée par certains « Pic de Tanariffl », il était commun d'y voir « ce que les anciens nommoient le mont Athlas, dont on dit la mer Athlantique ». Prompte à citer d'autres sources, il constate malgré tout que « d'autres afferment que la grand Canarie et le Pic de Taneriffe sont deux isles separées », laissant ouvert le débat. Le même jour, rapporte Léry (1994, p.123-124), les voyageurs abordèrent « une Caravelle de Portugal » et, « [...] à cause de quelques considerations qu'ils eurent envers le maistre d'icelle, luy ayant dit qu'en cas qu'il peust soudainement trouver et prendre une autre Caravelle en ces endroits-là, qu'on luy rendoit la sienne. » Malicieusement, il observe le comportement du capitaine lusitanien

[...] qui de sa part aussi aimoit mieux la perte tomber sur son voisin que sur lui, après que, selon la requeste qu'il fit, on luy eut baillé une de nos barques armée de mousquets, avec vingt de nos soldats et une partie de ses gens dedans, comme vray Pirate [...] s'en alla bien loin devant nos navires. (Léry, 1994, p.124).

Passant au large des côtes de la Barbarie, Léry (1994 [1580], p.124-125) observe « ce grand et plat pays qui paroissoit comme une vallée », contemplant « ceste œuvre de Dieu avec grande admiration ». Quelques jours plus tard, « le vingtcinquiesme de Decembre, jour de Noel », le capitaine lusitanien revint à bord d'« une Caravelle d'Espagnols » qui plut grandement aux Français qui « l'emmenèrent quant et nous en la terre du Bresil vers Villegagnon ». Encore une fois, l'auteur observa la cruauté des hommes vis-à-vis de leurs adversaires, car même s'ils tinrent parole et rendirent sa caravelle au Portugais, « [...] ayans mis tous les Espagnols, depossédez de la leur, pesle mesle parmi les Portugalois, non seulement ils ne laisserent morceau de biscuit ni d'autres vivres à ces pauvres gens, mais qui pis fut, leur ayant deschiré leurs voiles, et mesme osté leur petit batteau [...] », furent-ils ainsi abandonné au milieu des eaux, Léry imaginant une fin tragique: « [...] je croy, par maniere de dire, qu'il eust mieux valu les mettre en fond, que les laisser en tet estat. Et de faict estans ainsi demeurez à la merci de l'eau, si quelque barque ne survinst pour les secourir, il est certain ou qu'ils furent en fin submergez, ou qu'ils moururent de faim [...] », qualifiant l'acte des voyageurs de « beau chef d'œuvre, fait au grand regret de plusieurs ». Poursuivant leur route « poussez du vent d'Est Suest », ils abordèrent d'autres caravelles « dés le lendemain, et encore le vingt et neufiesme dudit mois de Decembre », celles-ci dûment pillées. Un autre dimanche, « cinq Caravellesm ou

grands vaisseaux » furent découvertes mais réussirent, écrit Léry (1994, p.126), à s'enfuir du fait d'un vent contraire. La flotte française était en effet « si bien fournis [...] d'artillerie, qu'il y avoit dixhuict pieces de bronze, et plus de trente berches et mousquets de fer, sans les autres munitions de guerre » rien que dans le navire sur lequel se trouvait l'auteur. De plus, les voyageurs étant pour « [...] la pluspart Normans, nation aussi vaillante et belliqueuse sur mer qu'autre qui se trouve aujourd'huy voyageant sur l'Ocean [...] » étaient déterminés « [...] d'attaquer et combattre l'armée navale du Roy de Portugal [...], mais aussi se prometoient d'en remporter la victoire. »

Étant « à trois ou quatre degrez au deçà de l'Equateur », Léry (1994 [1580], p.137-138) conte que les voyageurs eurent « [...] lors non seulement un temps fort fascheux, entremeslé de pluye et de calme, mais aussi selon que la navigation est difficile, voire tres-dangereuse aupres de cette ligne Equinoctiale [...] », les trois navires tendaient à se séparer « [...] à cause de l'inconstance des divers vents qui souffloyent tous ensemble. » Il décrit également l'apparition de « [...] tourbillons, que les mariniers de Normandie appellent grains, lesquels apres nous avoir quelques fois arrestez tout court, au contraire tout à l'instant tempestoyent si fort dans les voiles de nos navires, que c'est merveille qu'il ne nous ont virez cent fois les Hunes en bas, et la Quille en haut, c'est à dire ce dessus dessous. » La pluie qui tombait au milieu du monde « [...] non seulement put et sent mal, mais aussi est si contagieuse que si elle tombe sur la chaire, il s'y levera des pustules et grosses vessies: et mesme tache et gaste les habillemens. » Souffrant du soleil ardent, les voyageurs commencèrent à être « si merveilleusement pressez de soif », l'auteur déclarant: « [...] que de ma part, et pour l'avoir essayé, l'haleine et le souffle m'en estans faillis, j'en ay perdu le parler l'espace de plus d'une heure. » Se rappelant de « Tantalus mourans ainsi de soif au milieu des eaux », Léry (1994, p.139) critique une technique de purification de l'eau marine consistant à « [...] la faire passer par dedans de la cire, ou autrement l'allambiquer [...] », apparaissant alors dans un verre « [...] aussi claire, pure, et nette exterieurement qu'eau de fontaine ny de roche qui se puisse voir [...] », concluant cependant « [...] qu'on voulust jetter les trippes et les boyaux incontinent apres qu'elle seroit dans le corps, qu'il n'est question d'en goûster, moins d'en avaler. »

À la soif s'ajouta rapidement la faim, Léry (1994 [1580], p.139-140) expliquant « [...] qu'à cause des grandes et continuelles pluyes, qui avoyent penetré jusques dans la Soute, nostre biscuit estant gasté et moisi. » De fait, il leur fallait « [...] non seulement ainsi manger pourri, mais aussi sur peine de mourir de faim, et sans en rien jetter, nous avallions autant de vers (dont il estoit à

demi) que nous faisons des miettes. » Les réserves d'eau douce, ajoute-t-il, « [...] estoient si corrompues, et semblablement si pleines de vers, que seulement en les tirans des vaisseaux où on les tient sur mer, il n'y avoit si bon cœur qui n'en craschat. » Ainsi, « [...] quand on en beuvoit, il falloit tenir la tasse d'une main, et à cause de la puanteur, boucher le nez de l'autre. » Sur ces points, Léry est toujours prompt à critiquer « messieurs les delicats »: les censeurs qui, sans sortir du confort de leurs maisons et de leurs habitudes, du monde « [...] n'en sachans autre chose que par les livres, ou qui pis est, en ayant seulement ouy parler à ceux qui n'en revindrent jamais [...] », se permettent de réfuter un voyageur voulant « vendre vos coquilles (comme on dit) à ceux qui ont esté à S. Michel ». Leur conseillant de laisser « discourir ceux qui en endurans tels travaux ont esté à la pratique des choses, lesquelles, pour en parler la verité, ne se peuvent bien glisser au cerveau ny en l'entendement des hommes », Léry (1994, p.142) referme malgré tout sa digression priant « [...] donc le lecteur de me supporter, si en me resouvenant de nostre pain pourri, et de nos eaux puantes, ensemble des autres incommoditez que nous endurames, et comparant cela avec la bonne chere de ces grans censeurs, faisant ceste digression, je me suis un peu coléré contre eux. »

Quoi qu'il en soit, après avoir « demeuré, viré et tourné environ cinq sepmaines à l'entour de ceste ligne », Léry (1994 [1580], p.142-143) rapporte que « Dieu ayant pitié de nous » leur envoya « le vent de Nord-Nord'est » qui les fit enfin passer l'Équateur le 4 février 1557, aussi appelé ligne équinoxiale « pource que non seulement en tous temps et saisons les jours et les nuicts y sont esgaux, mais aussi parce que quand le soleil est droit en icelle, ce qui advient deux fois l'année, assavoir l'onziesme de Mars, et le treiziesme de Septembre, les jours et les nuicts sont aussi esgaux par tout le monde universel ». Ce passage fut — comme il l'est encore de nos jours — un moment unique pour les voyageurs réalisant leur premier voyage maritime, chargé de symboles et rites: « [...] pour faire ressouvenir ceux qui n'ont jamais passé sous l'Equateur, les lier de cordes et plonger en mer, ou bien, avec un vieux drapeau frotté au cul de la chaudiere, leur noircir et barbouiller le visage: toutesfois on se peut racheter et exempter de cela, comme je fis, en leur payant le vin. » Passée la Ligne, des apparitions marquèrent l'expérience de l'auteur, à commencer par « [...] le Pole Antarctique, lequel les mariniers de Normandie appellent l'Estoile du Su: à l'entour de laquelle, comme je remarquay dés lors, il y a certaines autres estoiles en croix, qu'ils appellent aussi la croisée du Su. » Cette constellation, commente Léry (1994, p.144-145), fait le pendant à celle du « Septentrion », c'est-à-dire la Petite Ourse. Le 13 février, après que les « Pilotes et maistres de navires eurent prins hauteurs à l'Astrolabe »

confirmant qu'ils avaient alors « le soleil droit pour Zeni, et en la Zone si droite et directe sur la teste, qu'il estoit impossible de plus », ils aperçurent les premières baleines, l'auteur contant qu'« [...] il y en eut une, laquelle se levant pres de nostre navire me fit si grand peur, que veritablement, jusques à ce que je la vis mouvoir, je pensois que ce fust un rocher contre lequel nostre vaisseau s'allast heurter et briser. » Observant la créature, il nota « [...] que quand elle se voulut plonger, levant la teste hors de la mer, elle jetta en l'air par la bouche plus de deux pipes d'eau: puis en se cachant fit encores un tel et si horrible bouillon que je craignois derechef, qu'en nous attirans apres soy, nous ne fussions engloutis dans ce gouffre. » L'auteur-pasteur se rappelant des psaumes et du Livre de Job conclut que « [...] c'est une horreur de voir ces monstres marins s'esbatre et jouer ainsi à leur aise parmi ces grandes eaux. »

Avec un vent d'ouest favorable, Léry (1994 [1580], p.146-147, italiques de l'auteur) décrit finalement, le 26 février 1557 à huit heures du matin, « [...] la veuë de l'Inde Occidentale, terre du Bresil, quarte partie du monde, et incogneuë des anciens: autrement dite Amerique, du nom de celuy qui environ l'an 1497, la descouvrit premièrement. » Rendant d'abord grâce à Dieu, puis « [...] ayans vent propice et mis le cap droit dessus [...] », les voyageurs vinrent « [...] surgir et mouiller l'ancre à demie lieuë pres d'une terre et lieu fort montueux appelé *Huvasou* par les Sauvages. » Après avoir « [...] tiré quelques coups de canons pour advertir les habitans [...] » — comme il était habituel de le faire —, ils observèrent « [...] incontinent grand nombre d'hommes et de femmes sauvages sur le rivage de la mer. » Néanmoins ceux-ci « [...] estoient de la nation nommée *Margaias*, alliée des Portugais, et par consequent tellement ennemie des François. » Constatant en ce mois de février que « [...] les forests, bois, et herbes de ceste contrée là aussi verdoyantes que sont celles de nostre France és mois de Mai et de Juin [...] », alors qu'au même moment « [...] à cause du froid et de la gelée toutes choses sont si reserrées et cachées par deçà, et presque toute l'Europe au ventre de la terre [...] », Léry (1994, p.148-149) explique que c'est « [...] ce qui se voit tout le long de l'année, et en toutes saisons en ceste terre du Bresil. » Le contre-maître et quelques hommes revenant alors de la terre, ils rapportèrent « [...] non seulement de la farine faite d'une racine, laquelle les Sauvages mangent au lieu du pain, des jambons, et de la chair d'une certaine espece de sangliers, avec d'autres victuailles et fruicts à suffisance tels que le pays porte [...] », ils reçurent également la visite de « six hommes et une femme » indigènes.

Même s'il souhaite « [...] les descrire et depeindre au long en autre lieu plus propre [...] », Léry (1994 [1580], p.149-150) dresse un premier portrait de

ces singuliers habitants. La première chose qui le marque est que « [...] tant les hommes que la femme estoient aussi entierement nuds, quand ils sortirent du ventre de leurs mères. » Ils avaient des peintures corporelles et les hommes étaient coiffés « [...] à la façon et comme la couronne d'un moine, estans tondus fort pres sur le devant de la teste, avoyent sur le derriere les cheveux longs: mais ainsi que ceux qui portent leurs perruques par deçà, ils estoient roignez à l'entour du col. » Ils avaient aussi « [...] les levres de dessous trouées et percées, chacun y avoit et portoit une pierre verte, bien polie, proprement appliquée, et comme enchassée, laquelle estant de la largeur et rondeur d'un teston, ils ostoyent et remettoient quand bon leur sembloit. » Quand ils s'amusaient à la retirer, l'auteur trouve que cela « [...] leur fait comme une seconde bouche, cela les deffigure fort. » La femme n'avait pas la lèvre percée, « [...] encores comme celles de par deçà portoit-elle les cheveux longs. » Il remarque cependant que ses oreilles étaient « [...] si despiteusement percées qu'on eust peu mettre le doigt à travers des trous, elle y portoit de grans pendans d'os blancs, lesquels luy battoyent jusques sur les espauls. » Enfin, il constata « [...] l'erreur de ceux qui nous ont voulu faire accroire que les sauvages estoient velus. » Astucieux et alliés des Portugais, ils arguaient « [...] qu'il y avoit en leur contrée du plus beau bois de Bresil qui se peust trouver en tout le pays, lequel ils promettoient de nous aider à couper et à porter [...] », mais face au refus des voyageurs, une fois leurs présents reçus, dont des chemises, ils s'en furent dans une barque et, selon Léry (1994, p.151), firent preuve d'« [...] une belle civilité pour des ambassadeurs [...] en nous monstrans le cul preferent leurs chemises à leur peau. »

Après s'être « un peu rafraischis en ce lieu-là », Léry (1994 [1580], p.151-152, italiques de l'auteur) raconte que les voyageurs reprirent la route le lendemain et passèrent à proximité « [...] d'un fort des Portugais, nommé SPIRITUS SANCTUS (et par les sauvages *Moab*) [...] », où un échange de coups de canons eut lieu, mais « [...] comme ils ne nous offenserent point, aussi croy-je que ne fismes nous pas eux. » Cabotant tranquillement en direction du sud, les voyageurs passèrent près « d'un lieu nommé *Tapemiry* » où vivaient des « amis et alliez des François », puis dans la région où « [...] habitent les *Paraibes*, autres sauvages, en la terre desquels [...] il se void de petites montagnes faites en pointe et forme de cheminées. » Le 1^{er} mars 1557, ils atteignirent les « [...] petites Basses, c'est à dire escueils et pointes de terre entremeslées de petits rochers qui s'avancent en mer. » La région était alors « [...] possédée et habitée des *Ouetacas*, sauvages si farouches et estranges, que comme ils ne peuvent demeurer en paix l'un avec l'autre, aussi ont-ils guerre ouverte et continuelle [...] » avec les autres tribus et les étrangers.

Léry (1994, p.153-154) fait donc une digression afin de décrire ces Waitakas. La première chose remarquable est leur rapidité: « ils vont si bien du pied et courent si viste, que non seulement ils evitent en ceste sorte le danger de mort, mais mesme aussi quand ils vont à la chasse, ils prennent certaines bestes sauvages, especes de cerfs et biches ». Contrairement aux autres habitants, ils mangent la viande crue et « [...] leur langage n'estant point entendu de leurs voisins, doyvent estre tenus et mis au rang des nations les plus barbares, cruelles et redoutées qui se puissent trouver en toute l'Inde Occidentale et terre du Bresil. » Refusant le contact avec quiconque, « leur façon et manière de permuter » est particulière : il s'agit de communiquer à distance par gestes, sans s'approcher ni se parler et s'échangeant la marchandise sans se croiser, « [...] mais chacun ayant son change, si tost qu'il est retourné, et a outrepassé les limites où il s'estoit venu presenter du commencement, les treves estans rompues [...] », il est préférable de partir.

Une fois les terres des Waitakas dépassées, Léry (1994 [1580], p.156-157, italiques de l'auteur) relate que les voyageurs arrivèrent « [...] à la veuë d'un autre pays prochain nommé *Maq-hé*, habité d'autres sauvages [...] » — l'actuelle ville de *Macaé*, dans l'état de *Rio de Janeiro* — et passèrent près de ce que « [...] les François et Portugallois qui voyagent là [...] appellent l'Esmeraude de *Maq-hé* [...] »: il s'agissait d'« [...] une grosse grosse roche faite en forme de tour, laquelle quand le soleil frappe dessus, tresluit et estincelle si tres-fort qu'aucuns pensent que ce soit une sorte d'Esmeraude. » Ils s'arrêtèrent près de l'archipel de *Santana* où, « [...] le mardi deuxiesme de Mars, jour qu'on disoit Caresme-prenant [...] », ils subirent une forte tempête au cours de la nuit qui brisa « [...] le cable qui tenoit l'ancre de nostre navire [...] » et le poussa violemment vers le rivage, l'auteur constatant que « [...] peu s'en fallut qu'il ne touchast terre, et qu'il ne fust eschoué. » Le lendemain, les voyageurs descendirent sur les îles et y trouvèrent une multitude « d'œufs et d'oyseaux de diverses especes » qui furent, selon Léry (1994, p. 158), rapportés à bord et consommés quand bien même « ce fust le jour qu'on appelloit Cendres », certains « [...] voire les plus catholiques Romains, ayant prins bon appetit au travail qu'ils avoyent eu la nuict precedente, ne firent point de difficulté d'en manger, » L'auteur note alors que l'influence du Pape — « [...] celui qui contre la doctrine de l'Evangile a defendu certains temps et jours l'usage de la chair aux Chrestiens [...] » — n'avait pas « [...] encores empiété en ce pays-là, où par consequent il n'est nouvelle de pratiquer les loix de telle supersitieuse abstinence. »

Le jeudi suivant, Léry (1994 [1580], p.158-159, italiques de l'auteur) raconte que les voyageurs partirent de l'archipel de *Santana* et arrivèrent « [...]

Pour une interprétation figurative de l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil*, de Jean de Léry

dès le lendemain environ les quatre heures du soir [...] » au *Cabo Frio*, ou en français « Cap de Frie ». Après l'usuel canonnade, les Français rencontrèrent leurs alliés de la tribu des « *Tououpinambaoults* » qui « [...] outre la caresse et bon accueil qu'ils nous firent, nous dirent nouvelle de *Paycolas* (ainsi nommoyent-ils Villegagnon), dequoy nous fusmes fort joyeux. » Pendant quelques heures, les voyageurs pêchèrent « [...] grande quantité de plusieurs especes de poissons tous dissemblables à ceux par-deça [...] », dont un « Poisson monstrueux » dont l'auteur décrit l'aspect particulier: parmi ces poissons, « [...] il y en avoit un, possible plus biguerre, difforme et monstrueux qu'il est possible d'en voir. » Celui-ci « [...] estoit presque aussi gros qu'un bouveau d'un an, et avoit un nez long d'environ cinq pieds, et large de pied et demi, garni de dents de costé et d'autre, aussi piquantes et trenchantes qu'une scie. » Du point de vue gustatif, « [...] la chair en estoit si dure, qu'encore que nous eussions tous bon appetit, et qu'on le fist bouillir plus de vingtquatre heures, si n'en sceusmes nous jamais manger. » Ils admirèrent aussi « [...] premierement les perroquets voler, non seulement fort haut et en troupes, comme vous diriez les pigeons et corneilles en nostre France [...] », Léry (1994, p.160) constatant encore qu'« [...] ils sont toujours par couples et joints ensemble, presque à la façon de nos tourterelles. » Néanmoins, et parce qu'ils se trouvaient alors proches de leur destination, ils firent voile dès le soir même et entrèrent le dimanche 7 mars 1557 « [...] au bras de mer, et riviere salée, nommée *Ganabara* par les sauvages, et par les Portugais Genevre: parce que comme on dit, ils la descouvrirent le premier jour de Janvier, qu'ils nomment ainsi. »

Considérations finales

L'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil* est une œuvre littéraire véritablement complexe, puisqu'elle est en même temps la chronique d'un voyage fait en Amérique portugaise et le récit ethnographique d'une rencontre avec l'altérité indigène. Dans sa composition se retrouvent des oppositions qui pourraient nous paraître insurmontables ou bien suffisantes en soi: l'Ancien Monde et le Nouveau, l'Européen et l'Indigène, le catholicisme et le protestantisme, voire le passé et le présent. Ces antithèses seraient difficilement conciliables sans l'interprétation figurative d'Auerbach qui se propose de les organiser dialectiquement dans le Temps; la Raison est, après tout, historique. Léry étant un auteur réformé, la lecture exégétique des Saintes Écritures lui permit assurément d'adopter lui-même une observation figurative de son expérience,

suivant pour ainsi dire l'exemple des Pères de l'Église qui fut continué par les réformateurs. Chercher dans le passé les traces négatives — les *figurae* — du présent aurait été une tentative pour donner un sens aux souffrances vécues par la jeune communauté protestante de France, surtout si nous gardons à l'esprit que l'édition princeps de l'*Histoire d'un voyage* fut publiée en 1578, quelques années seulement après le siège de la ville protestante de Sancerre, où l'auteur témoigna personnellement des horreurs des guerres de Religion.

Cette chronique américaine eut une grande influence sur la littérature de son moment historique, ainsi que pour les siècles à venir. Fort d'un romantisme avant la lettre, Léry inscrit dans l'Histoire universelle ce moment de la découverte des *terrae incognitae*, un moment qui changea drastiquement la vision du monde des peuples occidentaux. Dans l'*Histoire d'un voyage*, tout est l'occasion d'un émerveillement, d'une surprise que l'auteur cherche à représenter le plus fidèlement possible au lecteur. Avec sa langue qui sort à peine du Moyen Âge, il dépeint avec des mots le grand tableau du « Livre du Monde » : une faune des plus étranges, une flore des plus exubérantes, des habitants des plus singuliers. Sous l'écriture réflexive, Léry-pasteur se souvient des sensations de Léry-voyageur, la mémoire s'associe aux sens et fait revivre le passé. Plongé directement dans les troubles religieux, l'humanité s'en retrouve unifiée par l'esprit de l'auteur qui estompe cette distinction entre « eux » et « nous » ; au final, elle est une. Après avoir témoigné de la sauvagerie occidentale, il en vient à regretter ces mois passés parmi les Indigènes. C'est peut-être d'ailleurs l'un des points-clés de l'œuvre de Léry : pour lui, le bonheur n'est pas dans le présent, mais bien dans le passé. Il ne serait alors pas si absurde de voir son texte comme *uma crônica de saudades*.

FOR A FIGURATIVE INTERPRETATION OF THE HISTOIRE D'UN VOYAGE FAICT EN LA TERRE DU BRESIL, BY JEAN DE LÉRY

ABSTRACT: *This article examines how the concept of figura, as developed by the German philologist Erich Auerbach, can lead to an understanding of the dialectical contradictions present in the stylistic and compositional constructions of the Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, by Jean de Léry. We argue that most studies concerning this work focus on the elements of a new reality (the New World, the Indigenous peoples and their culture, the exuberant aspects of nature, etc.), without considering that the reconstruction of the figurae may conceal one of the poles of a dialectical relation: a religious, European vision based on the Holy Scriptures, a method of understanding called by Auerbach intellectus spiritualis, which is nothing other than an exegesis between the text and its broader historical context. In order to establish relationships between formal and contextual aspects (the decline of the Middle*

Pour une interprétation figurative de l'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil*, de Jean de Léry
Ages, the Renaissance, and the beginning of Modernity), this article observes and evaluates
the possible contributions of a figurative interpretation to the study of a sixteenth-century
literary work.

KEYWORDS: Jean de Léry. Discovery of Brazil. *Figura*. Travel literature.

RÉFÉRENCES

AUERBACH, Erich. Filologia da literatura mundial. In: AUERBACH, Erich. **Ensaio de literatura ocidental**: filologia e crítica. Tradução de Samuel Titan Jr. e José Marcos Mariani de Macedo. São Paulo: Duas Cidades; Ed. 34, 2007. p. 357-373.

AUERBACH, Erich. **Mimesis**: Dargestellte Wirklichkeit in der abendländischen Literatur. 9. Aufl. Tübingen; Basel: Francke, 1994 [1946].

AUERBACH, Erich. **Figura**. Traduit et préfacé par Marc André Bernier. Paris: Belin, 1993 [1938].

CERTEAU, Michel de. **L'Écriture de l'histoire**. Paris : Gallimard, 1975.

CURTIUS, Ernst Robert. **Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter**. Bern: Francke, 1948.

FRANCO, Afonso Arinos de Melo. **O índio brasileiro e a Revolução francesa**: as origens brasileiras da teoria da bondade natural. 2. ed. Rio de Janeiro: José Olympio; Brasília: INL, 1976 [1937].

HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich. **Phänomenologie des Geistes**. Neu herausgegeben von Hans-Friedrich Wessels und Heinrich Clairmont mit einer Einleitung von Wolfgang Bonsiepen. Hamburg: Felix Meiner, 1988 [1807].

HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich. **Die Vernunft in der Geschichte**: Einleitung in die Philosophie der Weltgeschichte. Auf Grund des aufbehaltenen handschriftlichen Materials; neu Herausgegeben von Georg Lasson. 3. Aufl. abermals durchgesehene und vermehrte. Leipzig: Felix Meiner, 1930 [1837].

HOLANDA, Sérgio Buarque de. **Visão do paraíso**: os motivos edênicos no descobrimento e colonização do Brasil. 6. ed. São Paulo: Brasiliense, 1994.

HOLTZ, Grégoire ; GOUX, Mathieu ; LEGRAND, Rebecca. **Jean de Léry**: Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil. Paris : Atlande, 2022.

LÉRY, Jean de. **Histoire memorable de la ville de Sancerre**. Présentation, dossier et notes de Frank Lestringant. Paris : LGE, 2024 [1574].

LÉRY, Jean de. **Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil**. 2.éd. Texte établi, présenté et annoté par Frank Lestringant. Paris : LGE, 1994 [1580].

LESTRINGANT, Frank. **Jean de Léry, le premier ethnologue**. Rennes : PUR, 2022.

LESTRINGANT, Frank. **Jean de Léry ou l'invention du sauvage** : essai sur l'« Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil ». Paris: Honoré Champion, 1999a.

LESTRINGANT, Frank. **Le Huguenot et le Sauvage**: l'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de Religion (1555-1589). Paris: Klincksieck, 1999b.

LESTRINGANT, Frank. **L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance**. Paris : A. Michel, 1991.

PAIVA, Diego Souza de. **Um espelho em construção**: o índio na crônica de Jean de Léry (Século XVI). Natal: Sebo Vermelho, 2008.

PRADO JÚNIOR, Caio. **Formação do Brasil contemporâneo**: colônia. 23. ed. São Paulo: Brasiliense, 1999 [1942].

SILVA, Wilton Carlos Lima da. **As terras inventadas**: discurso e natureza em Jean de Léry, André João Antonil e Richard Francis Burton. São Paulo: UNESP, 2003.

SPITZER, Leo. **Études de style**. Précédé de *Leo Spitzer et la lecture stylistique* par Jean Starobinski. Traduit de l'anglais et de l'allemand par Éliane Kaufholz, Alain Coulon et Michel Foucault. Paris: Gallimard, 1970a.

SPITZER, Leo. **Linguistics and Literary History**: Essays in Stylistics. Princeton, NJ: Princeton University Press, 1970b [1948].

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. **História geral do Brasil**: antes da sua separação e independência de Portugal. Revisão e notas de Rodolfo Garcia. 8. ed. Brasília: Senado Federal; Conselho Editorial, 2023 [entre 1854 e 1857]. 5 v.

